

Ciel variable

Entre l'abri et le vide

Hélène Denoncourt

À ciel ouvert

Number 3-4, 1987

URI: id.erudit.org/iderudit/21941ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN 0831-3091 (print)
1923-2322 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Denoncourt, H. (1987). Entre l'abri et le vide. *Ciel variable*, (3-4), 36–36.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel Variable inc., 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Comme «*running nurse*» évoluant dans le centre-ville, j'ai un observatoire privilégié pour regarder la faune de la rue, la vraie, pas celle qui roule en skateboard mais la faune sauvage, celle qui sent

ENTRE L'ABRI ET LE VIDE

l'urine sur les trottoirs. Je les vois tous, du *robineux* vétérinaire qui se demande si la garde n'a pas une bouteille d'alcool à friction dans sa mallette, au *junkie* délinquant qui souhaite que la nurse ait de belles aiguilles stériles dans ses poches.

Au bout de quelques semaines de randonnées entre Notre-Dame et Dorchester, on devient moins sensible au sempiternel «*T'as-tu un trente sous?*» et aux crises de delirium tremens dans les ruelles minables. Il peut bien arriver qu'un rat dodu sortant de son habitat et habillé de papier de toilette nous impressionne un peu, mais en général on se détache assez rapidement de cette faune loin d'être en voie de disparition; sauf si quelque chose nous touche et nous fait mal jusque dans nos tripes.

J'ai été touchée, je ne m'y attendais pas et je crains d'avoir mal encore longtemps...

Leur porte était entrouverte, c'était humide et chaud, j'ai vu un corps s'agiter douloureusement sous une serviette de plage. Ils écoutaient la radio, un poste FM – tiens! bizarre pour des chambreurs... Le corps s'est libéré de sa serviette de plage, j'ai vu un gars se lever; lorsqu'il est passé devant moi, j'ai aperçu sa mèche de cheveux mauves, vestige probable

d'un passé punk. Il est entré dans la salle de bain de l'étage, il a vomi. Dans la chambre, les deux autres regardaient dans le vide; puis six mots, le choc: – «*C'est sa fête?*», – «*Ouais, 25 ans...*» Vingt-cinq ans, mon âge; moi aussi j'ai été punk...

Certains sont impressionnés par le monde des campeurs des villes, les *p'tits sommes* près des bouches de chaleur, les lunchs d'écureuil rôti.

Moi, rien ne me bouleverse plus qu'un abri minable, encore plus froid que le grand air pollué, encore plus sale que le dernier des fonds de poubelle. Rien ne me bouleverse plus que ces abris, transition ultime entre le dernier chez-soi et le vide. J'ai parfois l'impression que la misère est plus difficile à vivre entre quatre murs crasseux qu'entre deux érables du Carré St-Louis.

Ils m'ont parlé; évidemment, je les regardais comme si je n'avais jamais rien vu. Ils sont arrivés de *Thetford* ou de *Shawi*, peu importe, il y a un an. Ils se sont faits gober par la faune sauvage qui sent l'urine sur les

trottoirs. Pourquoi? Que leur est-il arrivé? Vaut mieux ne pas le savoir, on pourrait seulement les juger davantage. Ne croyez pas que c'est une question de drogue ou d'alcool, ce serait trop facile. Depuis *Thetford* ou ailleurs, ils descendent et descendent; ne pouvant plus se payer d'adresses fixes, ils ne peuvent se payer de «*Bien-être social*». Ils n'ont pas la force et sûrement pas l'idée d'organiser une petite fraude pour s'approvisionner de ces chèques tant recherchés. Leurs familles? Pas un mot. Arrogants, ils me disent qu'il n'y a rien pour les aider: «*On est arrivés sur le pouce, pas en boat-people...*» Ils n'attendent rien mais attendent avec angoisse dans une chambre vide où la misère, la poussière, les insectes, occupent toute la place, toute leur vie.

Ils sont vulnérables, ils l'ont probablement toujours été. Demain, ils camperont devant les bouches de chaleur. Je ne sais pas pourquoi ils en sont rendus là, mais je sais que les jeunes de mon âge en transition entre l'abri et le vide se font de plus en plus nombreux. Je ne comprends plus, j'ai mal. Je ne cherche pas l'apitoiement, j'ai horreur des *pleurnichages* sur notre pauvre génération sacrifiée, le nombrilisme me donne la nausée, et encore plus chez les gens de mon âge. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'avoir mal quand je vois que l'avenir pour certains d'entre nous ressemble au vide pollué qui sent l'urine...

Hélène Denoncourt ■